

2. One Broken Heart for Sale (Cœur brisé à vendre)

LAURA

Il est 22h45, mais je considère que c'est une heure tout à fait décente pour appeler ma meilleure amie Bella. Elle sait qu'avec les journées que je mène, je n'ai pas le temps de bavarder plus tôt. Non que je place mes amies en dernier sur la liste de mes priorités. C'est juste que mon fils Eddie, quatre ans et pourtant doté d'une intelligence assurément supérieure à la moyenne, semble brutalement frappé de stupidité lorsque je prononce certaines phrases comme « Va t'amuser tout seul, maman veut téléphoner » ou « Au lit ! ».

J'ai déjà essayé de mener une conversation lorsqu'il est encore debout mais mes amies (notamment celles qui n'ont pas encore connu les joies de la maternité) finissent par en avoir assez de m'entendre hurler, à intervalles réguliers, « On ne touche pas ! » ou « Non, pas de sucette, prends plutôt une pomme » – cette dernière phrase visant à masquer à mon interlocutrice le fait que je suis au même moment en train de gaver Eddie de sucreries dans l'espoir qu'il me laisse un peu de temps pour parler avec elle. Et quand Eddie s'écroule enfin,

vaincu par le sommeil, les deux heures suivantes disparaissent dans un maelström de tâches domestiques.

Oh, ne vous méprenez pas, je n'ai rien d'une fée du logis. Je ne suis pas de ces femmes qui se relèvent la nuit pour préparer le goûter qu'elles donneront le lendemain à leur gamin. (Et n'oublie pas d'y glisser au passage quelques gourmandises maison, des trucs bio, des fruits et autres aliments végétariens.) Je navigue, hélas, bien plus à l'instinct. L'essentiel de mes activités ménagères consiste à jeter à la poubelle les fonds de sauce tomate et les restes de bâtonnets de poisson qui jonchent l'assiette en plastique d'Eddie, à nettoyer les traces de yaourt que ses doigts ont semées à travers tout l'appartement, à enfourner du linge sale dans la machine, à enchaîner éventuellement sur un peu de repassage (si je n'arrive pas à lisser les plis à la main) *et* à écluser au moins une demi-bouteille de vin. Le temps d'arriver au cycle « Essorage », le vin a commencé à faire son effet et je me sens suffisamment purifiée de toute la crasse accumulée au fil des jours pour décrocher mon téléphone et composer le numéro de Bella.

Nous ne sommes jamais à court de sujets de discussion. À une époque, nous parlions beaucoup de mon divorce et de mon enfoiré d'ex-mari, Oscar. Ensuite, ç'a été le mariage de Bella et aujourd'hui, nos vies respectives n'ayant pas connu de bouleversements majeurs ces derniers temps, nous discutons de la prochaine couleur de ma salle de bains et de la prochaine couleur de son vernis à ongles.

Ça n'a vraiment aucune importance si, à cause d'un de mes coups de fil tardif, Bella a du mal à s'endormir jusqu'au petit matin : elle n'est pas obligée de se lever pour aller travailler ou pour s'occuper d'un enfant. (Je n'essayerai même pas de faire comme si je n'étais pas jalouse.)

Quand je l'ai rencontrée, voilà trois ans, sa situation

était bien différente. En ce temps-là, elle ne passait pas ses journées à courir les salons de beauté, les coiffeurs hors de prix, les cabinets de nutritionniste et les clubs de fitness. De 8h30 à environ 19h45, elle remplissait la fonction d'esclave dans une agence de relations publiques car elle disait avoir vaguement envie de travailler « dans la communication ». Des gens lui disaient souvent qu'elle avait sûrement un talent pour ça. En réalité, Bella n'est pas spécialement douée pour communiquer mais elle est jolie et d'innombrables filles jolies se sont déjà entendu dire qu'elles devraient tenter leur chance dans « la communication ». Comme ces filles sont persuadées que bosser dans « la communication » est synonyme de soirées branchées à n'en plus finir, elles s'y essayent pendant un temps, sans avoir le moindre intérêt pour le métier. C'est dans cette catégorie que rentrait Bella.

Elle finissait la journée en servant des cocktails dans un petit bar minable, quand elle ne prenait pas des cours du soir en technologies de l'information (car quelqu'un lui avait conseillé d'améliorer sa pratique de l'informatique ; elle s'y était attelée dès qu'elle avait compris que PC n'était pas les initiales de « politiquement correct » mais de « *personal computer* ».) Le week-end, enfin, elle reprenait son tablier de serveuse, mais dans un café cette fois. C'est là que je l'ai rencontrée.

Elle était surchargée de travail, sous-payée et pas glamour pour deux sous. Aujourd'hui, c'est exactement le contraire.

Moi, je venais tout juste de rompre avec Oscar. « J'ai besoin de faire le point » m'avait-il expliqué, formule bien connue des lâches du monde entier signifiant en réalité : « J'ai rencontré quelqu'un. » Il me laissait seule avec Eddie, six mois. « Dans une situation délicate », comme disent les Anglais. « Dans la merde jusqu'au cou », comme nous disons, nous autres femmes. Les

membres de ma famille vivaient à des milliers de kilomètres et l'avion était trop cher pour que je songe à les rejoindre. J'avais plaqué mon boulot juste avant d'accoucher et je n'étais pas assez proche de mes rares connaissances pour leur demander de passer à la maison avec une double réserve de Kleenex. Mes autres amies étaient pour la plupart des moitiés de couples qui avaient été *nos* amis et même si elles tentaient de se rendre utiles et compréhensives, j'avais du mal à me confier à elles. Je craignais qu'elles aillent tout répéter à leur mari qui, par la suite, pourrait laisser échapper quelques indiscretions auprès d'Oscar. Car « parler » signifie, de toute évidence, casser du sucre sur le dos des gens, condamner sans pitié et critiquer sans vergogne. Eddie suffisait amplement à remplir mes journées en réclamant de la nourriture, des couches propres, des câlins et des bains mais le retour affectif était plutôt maigre et ne dépassait pas « gaga, ma, ma, ma, ma, gaga ».

J'étais tellement seule.

Je fis la connaissance de Bella juste deux mois après avoir pris cette claque monumentale. À l'époque, quand je quittais la maison, je ne m'aventurais jamais au-delà du café de la grand-rue, celui dont la vitrine annonçait : « Enfants bienvenus ». C'était un endroit où je n'avais aucune espèce d'effort à faire – là résidait pour moi son principal intérêt. Tous les clients étaient accompagnés de bébés criards trottinant en tous sens. Dans ce lieu, les visages hâves et décharnés, les tenues débraillées et la cellulite post-natale faisaient office de dress-code. J'étais certaine de me fondre dans cette bruyante parade et c'est ce que je recherchais. Dans l'idéal, j'aurais voulu m'effacer complètement. C'est un état d'esprit assez habituel quand votre mariage est mort et enterré. Pourtant, ma tenue de camouflage (mocassins caoutchouteux, visage grisâtre, cheveux crasseux) n'était pas aussi efficace que je le supposais : je continuais à me détacher du décor.

Je m'en aperçus le jour où une serveuse (Bella) lança en me voyant :

— Vous, on dirait vraiment que vous avez touché le fond, pas vrai ?

J'avais l'intention d'ignorer ce commentaire et de m'installer quelques tables plus loin mais la curiosité et l'instinct prirent le dessus : je ne pus résister à l'envie de jeter un coup d'œil à l'auteur de cette entrée en matière si peu britannique. Je levai alors la tête et tombai sur un large sourire et une paire avide d'yeux noisettes qui scintillaient en me regardant. Pour la première fois en deux mois, je vis là, devant moi, la gentillesse à l'état pur.

— Complètement, confessai-je.

Bella posa une assiette sur ma table : deux grands beignets poisseux, avec une glaçage au sucre et à la cannelle. Deux boules luisantes et appétissantes. J'accueillis le cadeau avec un élan disproportionné de reconnaissance. Je n'avais guère mangé depuis le départ d'Oscar. Enfin si, j'avais beaucoup mangé mais rien de bon. La simple perspective d'entrer dans un supermarché (avec son cortège de ménagères pimpantes) me semblait si insurmontable que je préférerais bricoler un repas avec ce que je trouvais à la maison. Au début, je me nourrissais convenablement mais, à mesure que le frigidaire et les placards se vidaient, je me voyais contrainte de tester les associations culinaires les plus audacieuses : filets de poissons (bon) aux céréales (bizarre) ou haricots blancs froids aux spaghettis. Pour un de mes repas, j'avais vidé un bocal d'anchois et un gâteau de riz en conserve. Bref, mes papilles gustatives avaient été violentées comme jamais.

— Ce sont les beignets que je préfère, précisa la serveuse. Je me suis dit qu'ils vous plairaient aussi.

— Merci, marmonnai-je.

Est-ce que je connaissais cette ravissante jeune femme aux sombres cheveux bouclés et au sourire éclatant ? Je

ne pensais pas, mais elle se comportait avec moi comme si nous étions amies depuis toujours.

— Mangez ! ordonna-t-elle.

J'obtempérai : je pris un des beignets et mordis dedans. De minuscules flocons de sucre et de cannelle saupoudrèrent aussitôt mes lèvres. Un goût de pâte chaude et moelleuse emplît ma bouche. C'était le paradis.

— Moi c'est Bella.

Je parvins juste à articuler « Laura » - puis je me mis à pleurer. Bella me tendit un mouchoir. Elle l'avait déjà utilisé, je crois, mais je m'en fichais.

C'est comme ça qu'elle est devenue ma meilleure amie.

Chacune retrouvait en l'autre des points communs. Certes, Bella n'avait pas été abandonnée par son mari, elle n'élevait pas seule un bébé, loin de là. Elle n'avait jamais été mariée et, d'après ce qu'elle me racontait, elle n'était jamais parvenue à dépasser dans une relation amoureuse les trois premiers mois, dits « période gaga ». La ressemblance se situait ailleurs : nous étions toutes les deux des voyageuses, en quête de quelque chose.

Je suis née à Wollongong, en Australie. On y trouve tout ce dont une fille peut rêver : un grand port, une usine d'extraction par fusion et une aciérie. Wollongong est l'équivalent esthétique australien de Birmingham. C'est du moins ce qu'on m'a dit, je n'ai jamais mis les pieds à Birmingham, je suis certainement injuste envers l'une ou l'autre de ces villes. Je suis la cadette d'une famille de quatre enfants. Mes frères et ma sœur ont tous grandi en s'épanouissant, ont passé et réussi leurs examens, sont partis à l'université, sont rentrés à la maison, ont épousé la fille ou le fils des voisins et se sont installés pour vivre le même genre de vie que mes parents.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu plus. Pas plus d'argent : nous avons toujours eu assez d'argent mais pas trop, et par conséquent je n'ai

jamais accordé à l'argent plus d'attention que ça. Non, je voulais vivre plus d'expériences. Voir plus de pays, faire plus de choses, sentir, goûter, toucher *plus*. Et je ne suis pas partie à l'université ; au lieu de décrocher un diplôme, j'ai enchaîné plusieurs boulots à temps partiel et commencé à économiser pour me payer un jour un voyage autour du monde. Je voulais voir le Taj Mahal, l'Empire State Building, la Tour Eiffel et tous ces monuments qui finissent tôt ou tard sous les flocons de neige d'une boule en plastique transparent.

Je voulais rencontrer des gens différents de ceux du voisinage, qui étaient charmants mais effroyablement interchangeables. J'ai quitté l'Australie en 1993, à l'âge de vingt et un ans, en route pour l'aventure ! C'est vrai, quand on a vingt et un ans on part toujours en route pour l'aventure : ça s'appelle la vie. Mais mon aventure me semblait plus significative, plus vitale, parce que c'était *la mienne*.

J'ai traversé l'Europe. Et chaque seconde était de l'or pur, exactement comme je l'avais rêvé ; et parfois c'était horrible, exactement comme ma mère l'avait redouté. Au palmarès de mes meilleurs souvenirs, l'année où j'ai travaillé dans un cirque. Non pas dans des numéros exotiques ou acrobatiques tels que cracheuse de feu ou trapéziste : je vendais des tickets et torchais les éléphants. Autre grand moment : ma rencontre avec une Française lesbienne qui allait devenir une très bonne amie. Un temps, je me suis même demandé si nous n'allions pas finir ensemble, juste pour voir, mais elle m'a présenté son frère qui était exactement comme elle avec une bite en plus, donc c'est avec lui que j'ai eu une histoire. J'ai vu la Tour Eiffel, le Vatican et les champs de tulipes en Hollande. Parmi les moments faibles de ce périple : dame-pipi dans des toilettes publiques en Espagne et trois nuits passées à dormir

par terre dans la gare de Florence parce que je n'avais pas trouvé de travail et que je n'avais plus un sou. Mais passons.

J'ai rencontré une myriade de gens ; certains fascinants, d'autres si inexpressifs qu'ils confinaient à la *rigor mortis*, d'autres encore malins comme des singes et je ne suis pas près d'oublier leur leçon de sagesse ; il y avait aussi les « complètement jetés », mais leur babillage surréaliste surgit encore par bouffées dans ma mémoire, en général quand ce n'est pas le moment. En 1998, à vingt-six ans, j'ai rencontré Oscar. Je ne m'étais jamais dit que j'étais à la recherche de l'Homme, que ma quête et ma soif de courir le vaste monde étaient motivées par un but aussi prosaïque. Pourtant, dès que je l'ai vu, j'ai senti un à un les morceaux de mon existence se mettre en place.

Oscar avait vingt-huit ans, deux ans seulement de plus que moi, mais il m'apparaissait comme le prototype de la maturité sophistiquée. Il était propriétaire de son appartement, un petit studio au-dessus d'un pressing à Fulham. Il avait sa propre voiture. Il invitait des amis à dîner. Quelques mois à peine s'étaient écoulés lorsqu'il me proposa de raccrocher mes rangiers de baroudeuse pendant qu'il essayait de me trouver un emploi d'hôtesse d'accueil dans la boîte où il travaillait. Je ne devais jamais voir le Taj Mahal ni l'Empire State Building.

Sur le coup, ça ne me posait aucun problème : je me sentis soulevée par une gigantesque secousse sismique. Quelque chose comme une vague de soulagement s'abattit sur moi et je m'empressai d'accepter. Je pensais que, maintenant que j'avais trouvé l'amour de ma vie, toutes les questions que je me posais, toutes mes envies, avaient trouvé leur réponse. Et c'était *forcément* lui, l'amour de ma vie, n'est-ce pas ? Il était assez intelligent, assez mignon et même s'il n'avait pas voyagé

(deux semaines de vacances *all-inclusive* en Crète ou à Ibiza ne comptent pas comme des voyages), il semblait prendre plaisir au récit truculent des mes aventures *et* il me plaisait tellement que je crépitais presque physiquement dès qu'il entra dans la même pièce que moi. Bref, si ça ne ressemblait pas à de l'amour, qu'est-ce qui y ressemble ?

Trois ans, un mariage blanc, un bébé et un divorce plus tard, j'ai compris que je n'avais jamais cessé mon voyage dans la vie. Loin de répondre à toutes mes questions, l'existence d'Oscar m'avait obligée à m'en poser de nouvelles, encore plus dures.

Bella n'avait pas exactement usé son passeport et sauté d'un continent à l'autre comme moi, mais elle était toujours à la recherche de nouvelles expériences ; elle était comme une pierre qui roule sans amasser de mousse. Quoique née en Écosse, elle avait l'air d'une vraie méditerranéenne et s'était installée à Londres à vingt ans. Je ne sais pas à quoi exactement elle a occupé sa vie avant, elle ne parle pas beaucoup de sa famille. À mon avis, elle a un passé de brave fille des classes moyennes et un gentil diplôme de première de la classe. Ce qui ne cadre pas tout à fait avec la vie de bohème qu'elle aime mener, donc elle préfère garder le silence sur son adolescence.

Nous avons sympathisé parce que nous étions toutes les deux fauchées et éprouvions dans notre chair l'ennui du travail en intérim. Nous avons sympathisé parce que nous avons découvert que nous adorons la compagnie d'un bon vieux livre de poche, que nous avons la même carte de fidélité chez Lush et le même penchant pour le shopping et le vin blanc. Nous avons sympathisé parce que nous pensons toutes les deux que mieux vaut rire sans quoi les larmes ne tardent pas et que les horoscopes ne disent pas que des bêtises. Nous avons sympathisé

parce que Bella dit des choses adorables sur mon fils (même endormi dans son landau, elle a tout de suite vu qu'il était d'une intelligence supérieure à la moyenne et d'un tempérament créatif). Nous avons sympathisé, en somme, parce qu'elle est la bonté faite femme.

Sa ligne sonne. Elle décroche le téléphone presque aussitôt. Philip est sans doute en train de dormir et elle ne veut pas qu'il se réveille.

— Hey !

Je n'ai même pas besoin de dire qui est l'appareil.